

Amanzei changé en sophia étudie Fatmé
Crébillon, *Le Sopha*, 1739, Première partie, chapitre 2



CHAPITRE II

Qui ne plaira pas à tout le monde

Un Sopha ne fut jamais un meuble d'antichambre, et l'on me plaça chez la dame à qui j'allais appartenir, dans un cabinet¹ séparé du reste de son palais et où, disait-elle, elle n'allait souvent que pour méditer sur ses devoirs, et se livrer à Brama avec moins de distraction. Quand j'entrai dans ce cabinet, j'eus peine à croire, à la façon dont il était orné, qu'il ne servît jamais qu'à d'aussi sérieux exercices. Ce n'était pas qu'il fût somptueux, ni que rien y parût trop recherché : tout y semblait, au premier coup d'œil, plus noble que galant, mais à le considérer avec réflexion, on y trouvait un luxe hypocrite, des meubles d'une certaine commodité, de ces choses enfin que l'austérité n'invente pas, et dont elle n'est pas accoutumée à se servir. Il me sembla que j'étais moi-même, d'une couleur bien gaie pour une femme qui affichait tant d'éloignement pour la coquetterie.

Peu de temps après que je fus dans le cabinet, ma maîtresse entra ; elle me regarda avec indifférence, parut contente, mais sans me louer trop, et d'un air froid et distrait, elle renvoya l'ouvrier. Aussitôt qu'elle se vit seule, cette physionomie sombre et sévère s'ouvrit ; je vis un autre maintien et d'autres yeux, elle m'essaya avec un soin qui m'annonçait qu'elle ne comptait pas faire de moi un meuble de simple parade. Cet essai voluptueux, et l'air tendre et gai qu'elle

¹ Contrairement à l'antichambre, qui est une pièce publique et d'apparat, le cabinet est une pièce privée et intime. La vignette ci-dessus est une gravure de Jean Pelletier d'après P. Clavereau pour l'édition de 1749.

avait pris d'abord qu'elle s'était vue sans témoins, ne m'ôtaient rien de la haute idée qu'on avait d'elle dans Agra.

Je savais que ces Âmes que l'on croit si parfaites ont toujours un vice favori, souvent combattu, mais presque toujours triomphant ; qu'elles paraissent sacrifier des plaisirs qu'elles n'en goûtent quelquefois qu'avec plus de sensualité, et qu'enfin elles font souvent consister la vertu moins dans la privation que dans le repentir. Je conclus de cela que Fatmé était paresseuse, et je me serais alors reproché de porter mes idées plus loin.

La première chose qu'elle fit après celle dont je viens de parler, fut d'ouvrir une armoire fort secrètement pratiquée dans le mur, et cachée avec art à tous les yeux ; elle en tira un livre. De cette armoire elle passa à une autre, où beaucoup de volumes étaient fastueusement étalés ; elle y prit aussi un livre qu'elle jeta sur moi avec un air de dédain et d'ennui, et revint, avec celui qu'elle avait choisi d'abord, se plonger dans toute la mollesse des coussins dont j'étais couvert.

Dites-nous un peu, Amanzei, interrompit le Sultan, était-elle jolie, votre femme raisonnable ?

Oui, Sire, répondit Amanzei, elle était belle, plus qu'elle ne le paraissait. On sentait même qu'avec moins de modestie, ces airs évaporés qui inspirent le mépris, à la vérité, mais qui excitent les désirs, elle aurait pu ne le céder à personne. Ses traits étaient beaux mais sans jeu, sans vivacité, et n'exprimant que cet air vain et dédaigneux sans lequel les femmes de ce genre croiraient n'avoir pas une physionomie vertueuse. Tout en elle annonçait d'abord l'abandonnement et le mépris de soi-même. Quoiqu'elle fût bien faite, elle se tenait mal, et si elle marchait noblement, c'est parce qu'une démarche lente et posée convient à des personnes occupées des objets les plus sérieux. La haine qu'elle témoignait pour la parure n'allait pas jusques à cette négligence, qui rend presque toujours les vertueuses dégoûtantes. Ses habits étaient simples, de couleurs obscures, mais dans leur modestie on trouvait de la noblesse et du choix. Elle avait même soin qu'ils ne pussent rien dérober de l'élégance de sa taille, et sous l'attirail de l'austérité, il était aisé de remarquer qu'elle aimait la propreté la plus recherchée, et la plus sensuelle.

Le livre qu'elle avait pris le dernier, ne me parut pas être celui qui l'intéressait le plus. C'était pourtant un gros recueil de réflexions composées par un Bramine. Soit qu'elle crût avoir assez de celles qu'elle faisait elle-même, ou que celles-là ne portassent pas sur des objets qui lui plussent, elle ne daigna pas en lire deux, et quitta bientôt ce livre, pour prendre celui qu'elle avait tiré de l'armoire secrète, et qui était un roman dont les situations étaient tendres et les images vives. Cette lecture me paraissait si peu devoir être celle de Fatmé, que je ne pouvais revenir de ma surprise. Sans doute, dis-je en moi-même, elle veut s'éprouver, et savoir jusques à quel point son âme est affermie contre toutes les idées qui peuvent porter le trouble dans celles des autres.

Sans deviner alors le motif qui la faisait agir d'une façon si contraire aux principes que je lui croyais, je ne lui en supposai qu'un bon. Il me parut cependant que ce livre l'animait. Ses yeux devinrent plus vifs, elle le quitta, moins pour perdre les idées qu'il lui donnait, que pour s'y abandonner avec plus de volupté. Revenue enfin de la rêverie dans laquelle il l'avait plongée, elle allait le reprendre lorsqu'elle entendit un bruit qui le lui fit cacher. Elle s'arma, à tout événement², de l'ouvrage du Bramine : sans doute elle le croyait meilleur à montrer qu'à lire.

2 A tout hasard, pour parer à toute éventualité.

Un homme entra, mais d'un air si respectueux, que malgré la noblesse de sa physionomie et la richesse de ses vêtements, je le pris d'abord pour un des esclaves de Fatmé. Elle le reçut avec tant d'aigreur ! lui parla si durement ! parut si choquée de sa présence ! si ennuyée de ses discours ! que je commençai à croire que cet homme si maltraité ne pouvait être que son mari. Je ne me trompais pas. Elle rejeta longtemps, et avec aigreur, les instantes prières qu'il lui fit de le laisser auprès d'elle, et n'y consentit enfin que pour l'accabler de l'importun détail des fautes qu'elle prétendait qu'il commettait sans cesse. Ce mari, le plus malheureux de tous les époux d'Agra, reçut cette impatientante correction avec une douceur dont je m'indignais pour lui. L'opinion qu'il avait de la vertu de Fatmé, n'était pas la seule chose qui le rendit si docile. Fatmé était belle, et quoiqu'elle parût se soucier peu d'inspirer des désirs, elle en inspirait pourtant. Quelque peu aimable qu'elle voulût paraître aux yeux de son mari, elle éveilla sa tendresse. L'amant le plus timide, et qui parlerait d'amour pour la première fois à la femme du monde qu'il craindrait le plus, serait mille fois moins embarrassé que ce mari ne le fut pour dire à sa femme l'impression qu'elle faisait sur lui. Il la pressa tendrement et respectueusement de répondre à son ardeur, elle s'en défendit longtemps de mauvaise grâce, et céda enfin comme elle s'était défendue³.

Avec quelque opiniâtreté qu'elle lui refusât tout ce qui aurait pu lui faire penser qu'elle n'avait pas, pour ce qu'il exigeait d'elle, la plus forte répugnance, je crus m'apercevoir qu'elle était moins insensible qu'elle ne voulait le paraître. Ses yeux s'animèrent, elle prit un air plus attentif, elle soupira, et quoiqu'avec nonchalance, elle devint moins oisive. Ce n'était cependant pas son mari qu'elle aimait. Je ne sais quelles étaient alors les idées de Fatmé ; mais soit que la reconnaissance la rendit plus douce, soit qu'elle voulût engager son mari à de nouvelles attentions, des propos assez tendres, quoique graves et mesurés, succédèrent à ce ton dur et grondeur dont elle s'était armée en le voyant. Il est apparent qu'il n'en découvrit pas le motif, ou qu'il n'en était pas touché, et il ne l'est pas moins que sa froideur ou sa distraction déplurent à Fatmé. Insensiblement elle engagea une querelle ; elle vit dans un instant à son mari les vices les plus odieux. Quelles horribles mœurs n'avait-il pas ! Quelle débauche ! Quelle dissipation ! Quelle vie ! Elle l'accabla enfin de tant d'injures que, malgré toute sa patience, il fut obligé de la quitter. Fatmé se fâcha de son départ, le trouble de ses yeux, moins obscur pour moi qu'il ne l'avait été pour ce mari, m'apprit que ce n'était point par son absence qu'elle aurait voulu être calmée, avant même que quelques mots assez singuliers qu'elle prononça, quand elle se vit seule, m'eussent absolument mis au fait de ce qu'elle pensait là-dessus.

Que cette femme ! l'exemple et la terreur de toutes celles d'Agra, qu'elles haïssaient toutes, et que toutes voulaient cependant imiter, devant qui la moins contrainte sur ses passions se croyait obligée au moins d'être hypocrite, que cette femme aurait rassuré de gens, s'ils avaient pu comme moi la voir dans la solitude, et la liberté du cabinet !

Oui-dà, dit le Sultan, est-ce que c'était une femme, qui dans le fond... comme il y en a qui font semblant... C'est que cela arrive, au moins ! Il ne faut pas du tout croire que ce soit une chose si peu ordinaire que celle que je veux dire. Vous m'entendez bien, je pense ?

À la façon dont Sa Majesté s'explique, reprit Amanzei, il n'est pas bien difficile de deviner ce qu'elle désire, et sans vouloir me vanter de trop de finesse, j'ose croire que je l'ai pénétrée.

Oui ! dit le Sultan, en riant, eh bien ! voyons un peu, qu'est-ce que je pensais ?

3 C'est-à-dire d'aussi mauvaise grâce...

Que Fatmé n'était rien moins que ce qu'elle voulait paraître, répondit Amanzei. C'est cela, ou je meure ! interrompit le Sultan ; continuez, vous avez réellement bien de l'esprit !

Fatmé, en apparence, fuyait les plaisirs, continua Amanzei, et ce n'était que pour s'y livrer avec plus de sûreté. Elle n'était pas du nombre de ces femmes imprudentes, qui ayant donné leur jeunesse à l'éclat, à la dissipation, aux jeunes gens que le caprice met à la mode, quittent dans un âge plus avancé le fard et la parure et, parès avoir été longtemps la honte et le mépris de leur siècle, veulent en devenir l'exemple et l'ornement, plus méprisables en affectant des vertus qu'elles n'ont pas, qu'elles ne l'étaient par l'audace avec laquelle elles affichaient leurs vices.